

Arlequinades

*Leg dein Fleisch in Salz und Pfeffer
Erst stirbst du doch dann lebst du weiter
Ich tu dir weh – Rammstein*

Pour Homonyme

Arachnae – 8^{ème} année du règne d'Alessio Sforza

Le soleil nimbait les ruelles d'un halo fauve. Les particules de lumière, mêlées à la poussière, donnait à ce faubourg miséreux d'Arachnae l'aspect doux et pulpeux d'une fausse ingénue en quête de conquêtes et de vies à briser. Le ver dans le fruit. Les mouches ne s'y trompaient pas : en cette douce matinée d'été, elles vrombissaient par centaines, affairées autour d'une masse blanche et brune.

Un chien maigre, le poil ras, souillé de croûtes et de scories s'approcha, truffe frémissante. Excité par l'aubaine, il salivait abondamment. Se pourléchant les babines, il avança, d'abord prudent, puis, incapable de résister au fumet doux-amer du sang, se jeta sur sa pitance.

Un javelot le faucha dans son élan. Il s'affaissa, mort, à côté de son repas. Les insectes agglutinés s'envolèrent, surpris et furieux d'être dérangés ainsi. Leur irritation ne dura qu'un instant : l'essaim recouvra rapidement son calme, s'abattant à nouveau sur le cadavre ensanglanté.



Deux soldats arrivèrent sur la petite place. Le premier était un homme d'une trentaine d'années, à l'épaisse chevelure brune tombant aux épaules, au regard gris-vert. Le second, plus âgé, plus râblé aussi, avait le teint rougeaud et la mine renfrognée. Tous deux étaient vêtus à l'identique et portaient, sur leur plastron de cuir, l'insigne de la garde d'Arachnae : quatre paires d'yeux séparées par une lame.

— Était-ce vraiment utile ? demanda le plus jeune, désignant du menton le pauvre animal.

— J'aime pas les bêtes.

Le vieux milicien, sans prêter plus d'attention à son acolyte, s'approcha du cadavre. Il chassa, de sa cape sombre – trop chaude en cette saison – les insectes de la dépouille, se détourna aussitôt, prêt à vomir.

— Bon, ben c'est ton rayon, Tigran. Moi, je m'occupe pas de ça.

Tigran s'y était préparé. À ce qu'ils allaient découvrir, sur cette petite esplanade de terre battue. À la réaction de l'imbécile qui lui servait d'équipier depuis le début de la semaine. Encore une idée lumineuse du capitaine

Morosini : madame faisait de la politique, madame souhaitait s'élever dans la hiérarchie et prendre la tête de toutes les milices du Labyrinthe ; alors madame soignait ses alliés et faisait le nécessaire pour éliminer tous ceux susceptibles de lui faire de l'ombre. Lui, en l'occurrence. Tigran était trop auréolé de gloire – c'était un héros de guerre – pour qu'elle envisage de le laisser en paix. Tant pis si cela coûtait des vies. Tant pis pour les victimes ! Tant mieux pour elle et sa fichue ambition, pour le boucher – l'Arlequin sanglant, quel surnom stupide ! – qui ravageait les faubourgs d'Arachnae, abandonnant dans son sillage des corps souillés et mutilés. Comme celui-ci. Qui avait-il massacré, cette fois ? Une prostituée ? Une servante ? Une commère revenue trop tard du temple ?

C'était une femme dans la force de l'âge. Elle était entièrement nue. Un peu grasse, elle avait la peau laiteuse. Ses cheveux châtain, méchés de gris, étaient éparés autour d'elle, formant une étrange corolle autour de son visage défiguré. Ses bras étaient étendus le long de ses flancs.

Il n'y avait que de la viande rougeâtre, déjà souillée de larves, à la place de ses seins.

Tigran s'accroupit près de la défunte. Examina son cou et nota de légères traces de strangulation. Il la fit basculer sur le côté. Elle avait été frappée à l'arrière du crâne, assez pour provoquer une commotion, pas pour la tuer.

« Comme les autres. Il a préféré l'étrangler, la regarder mourir. Et lui arracher les yeux, pour s'assurer que nul ne le découvre dans le regard de cette pauvre fille. »

— Alors ?

— Tu n'as qu'à venir voir par toi-même, Marco.

— Je pensais plutôt aller chercher du renfort. Des bleus pour porter le corps, et pis prévenir le mortuoir.

— Bonne idée. Moi, je monte la garde...

Le vieux milicien fila sans demander son reste.

Resté seul, Tigran ferma les yeux, massa quelques instants ses tempes douloureuses. Il n'avait pratiquement pas dormi. Il ne dormait pratiquement plus, d'ailleurs, depuis que ce monstre arpentait les rues d'Arachnae, au nez et à la barbe des autorités.

« Pas étonnant, si tous sont aussi arrivistes et malhonnêtes que Morosini. »

Doucement, il caressa la tête de la défunte. Il ne pouvait pas recueillir ses dernières visions – les orbites crevées l'en empêchaient – mais les maigres pouvoirs élémentaires qui le liaient à la terre, lui permettraient peut-être de relever un indice.

Tigran plaça sa paume sur le cou du cadavre, attirant à lui les énergies. Il sentit des crissements contre sa peau, comme si la matière hésitait à répondre à la pression tellurique. Il intensifia sa concentration, aiguïsa sa volonté. Enfin, la résistance céda.

Les sensations affluèrent.

*

La vieille était à sa porte, une fois de plus. L'œil inquisiteur, gris trépas, rivé à la fenêtre de l'unique étage de sa bicoque. Elle savait, évidemment, qu'il était là. À croire qu'elle n'avait que ça à faire : épier les gens, et sortir de chez elle pour les importuner avec ses problèmes en tout genre et ses listes de commissions. Il l'aurait bien ignorée, mais elle était plutôt indiscreète et rancunière. Et il ne pouvait pas la tuer. D'abord, il n'en avait pas envie, ensuite, cela aurait été très imprudent. Ils étaient voisins, après tout.

Résigné, il descendit les marches grinçantes de son escalier et ouvrit à l'encombrante commère.

— Ah je m'demandais si vous étiez chez vous, justement.

Ben voyons.

— Que puis-je pour vous, Irina ?

— Je m’disais que, pissque c’est sur vot’chemin, vous pouviez p’têt aller m’chercher mes remèdes.

L’apothicaire ? Sur son chemin ? Drôle de conception des distances. Elle lui tendit une liste écrite sur un papier jauni, couvert de taches.

« Quelle horreur. Si ça se trouve, elle a bavé dessus. »

— Pis comm’ ça, quand vous viendrez m’les porter, j’vous offrirai un ptit coup d’gnôle et on bavardera, tous les deux.

« En plus, il va falloir que je supporte ses médisances et son tord-boyau. »

— Avec plaisir, Irina. Allez... À ce soir. Je dois me préparer pour aller travailler, maintenant.

Il était employé chez un cordonnier. Un travail fastidieux, qui avait néanmoins le mérite de lui apporter un revenu régulier. Pas au point d’acheter cette petite bicoque – les deniers lui venaient d’un héritage – mais assez pour mener une vie décente et propre.

Propre, c’était le plus important.

« Il faudra que je me lave les mains pour ôter l’odeur de cette feuille. Elle pue la pisse et la mort, cette saleté. C’est dégoûtant. »

Une fois à l’abri dans son vestibule, il plia soigneusement le feuillet, le glissa dans une pochette de cuir et fila à la salle d’eau : eau froide, savon noir, pierre ponce. Il frotta jusqu’à ce que sa peau soit rouge, alla jusqu’à faire saigner l’un de ses doigts.

Enfin, satisfait, il se prépara à partir, quand une idée lui traversa l’esprit. Une idée qui le fit sourire, et suffit à le mettre de belle humeur pour la journée. Il avait récemment remarqué une jeune fille au profil intéressant. Une domestique, à en juger par sa tenue. Travaillant dans une noble maisonnée, elle venait plusieurs fois par semaine dans le quartier, sans doute rendre visite à sa famille. Irina saurait lui donner tous les renseignements qu’il désirait.

*

Tigran, las d’attendre un équipier qui ne venait pas, s’était résigné à faire appel à la bonne volonté des citoyens. Après avoir recouvert le corps de sa cape, il était allé en quête d’une personne susceptible de bien vouloir l’aider : un rémouleur avait accepté, moyennant quelques piécettes, d’aller quérir des renforts.

Le lieutenant n’eut pas longtemps à patienter. Pas assez, en tous cas, pour ruminer sa rancœur à l’encontre de Morosini et de l’ivrogne incompetent qu’on lui avait imposé. Un bruit de bottes, des voix résonnant dans une ruelle toute proche. Faisant jouer les muscles de ses épaules, il se redressa pour accueillir l’assistance.

Elles étaient deux, absolument identiques : cheveux bruns coupés aux épaules, visage étroit, regard gris-bleu, corps androgyne, ceint dans l’uniforme brun de la milice d’Arachnae.



— Lieutenant, le saluèrent-elles d'une voix profonde, un peu cassée. C'est un honneur de travailler avec vous. Tigran haussa un sourcil.

— Et vous êtes ?

— Clio et Cora, de la division du nord.

— Il va falloir m'aider à transporter le cadavre jusqu'aux casernements de mon unité. Malheureusement, je n'ai pas de civière sous la main et... Disons que le spectacle n'est pas très ragoûtant.

Les jumelles échangèrent un bref coup d'œil.

— Nous connaissons l'objet de votre enquête, lieutenant Gracci, dit l'une d'elle. Nous savons à quoi nous attendre.

« Vraiment ? Eh bien, nous allons voir ça. »

Doucement, Tigran ôta le tissu qui protégeait la dépouille et l'étala sur le sol. Cela servirait de base pour un brancard. Il effleura, par mégarde, la peau de la malheureuse. Frissonna, au souvenir des émotions – lassitude, surprise, effroi, souffrance, terreur – lues en elles. En vain, puisqu'il n'avait rien pu obtenir de plus. Tout ce qu'il espérait, c'était que le mortuoir parviendrait, cette fois, à découvrir un indice.

— Que l'une d'entre-vous place sa cape au-dessus de la mienne. Ensuite, nous soulèverons le corps...

Il s'interrompit. Blême, une des gardes se précipita de l'autre côté de la petite place et vomit. Sa sœur, très pâle, elle aussi, s'efforçait de tenir le coup. Lèvres pincées, jointures blanchies, elle n'en menait pas large, cependant.

— Ça va aller ?

Évitant d'ouvrir la bouche, elle hocha brièvement la tête et défit sa pelisse, puis s'avança, tremblant de tous ses membres, jusqu'à la défunte. Sa jumelle la rejoignit rapidement. Tigran pensait se placer aux pieds du cadavre pour le porter, mais au vu des réactions des jeunes femmes, il était préférable qu'elles n'aient pas la tête juste au-dessus du visage mutilé. Cela prit une bonne dizaine de minutes, mais finalement, ils déposèrent la morte sur la civière improvisée, la recouvrirent et prirent, d'un bon pas, la direction des casernements.

Sur leur passage, les gens s'écartaient sans même leur accorder un regard. Ils étaient accoutumés aux morts violentes et trop engourdis en ce matin d'été, pour se poser des questions. Ce soir, autour d'un verre, ils s'interrogeraient ; puis la rumeur parviendrait jusqu'à eux - « L'Arlequin sanglant a encore frappé » - et ils paniqueraient, mais pour le moment, les miliciens et leur sinistre brancard les laissaient parfaitement indifférents.

Tigran et ses compagnes traversèrent quelques passages couverts, d'où montaient des relents d'urine et de mauvais vin, grimpèrent un escalier de pierre couvert de mousse sèche, suivirent un lacis étroit de ruelles envahies de poussière. Ils arrivèrent en vue des casernements juste au moment où Marco en sortait, accompagné par deux soldats. Avisant Tigran et son escorte, il s'arrêta net.

— Alors à quoi ça servait que je me bouge pour trouver quelqu'un ? râla-t-il. Tu m'as fait faire tout ce chemin pour rien ! À une prochaine, les gars... désolé pour le dérangement. Bon, ben... t'as plus besoin de moi, alors ? « Trop, c'est trop. »

— Clio, Cora, vous voulez bien patienter deux minutes ? siffla Tigran, posant fermement le corps sur le sol. Sans attendre leur réponse, il fondit sur son équipier. Ce fut si rapide que l'autre n'eut pas le temps de réagir ; il se retrouva, en quelques secondes à peine, plaqué contre le mur râpeux de la caserne, le cou enserré dans une poigne de fer.

— Écoute-moi bien, Marco. À partir de maintenant je ne veux plus te voir et si je vois rôder le bout de ton groin d'ivrogne du côté de mon enquête, gare à toi !

— Mais... Mais on fait équipe, glapit le milicien, dont le teint avait viré à l'écarlate. Tu peux pas faire ça !

C'est le capitaine Morosini qui...

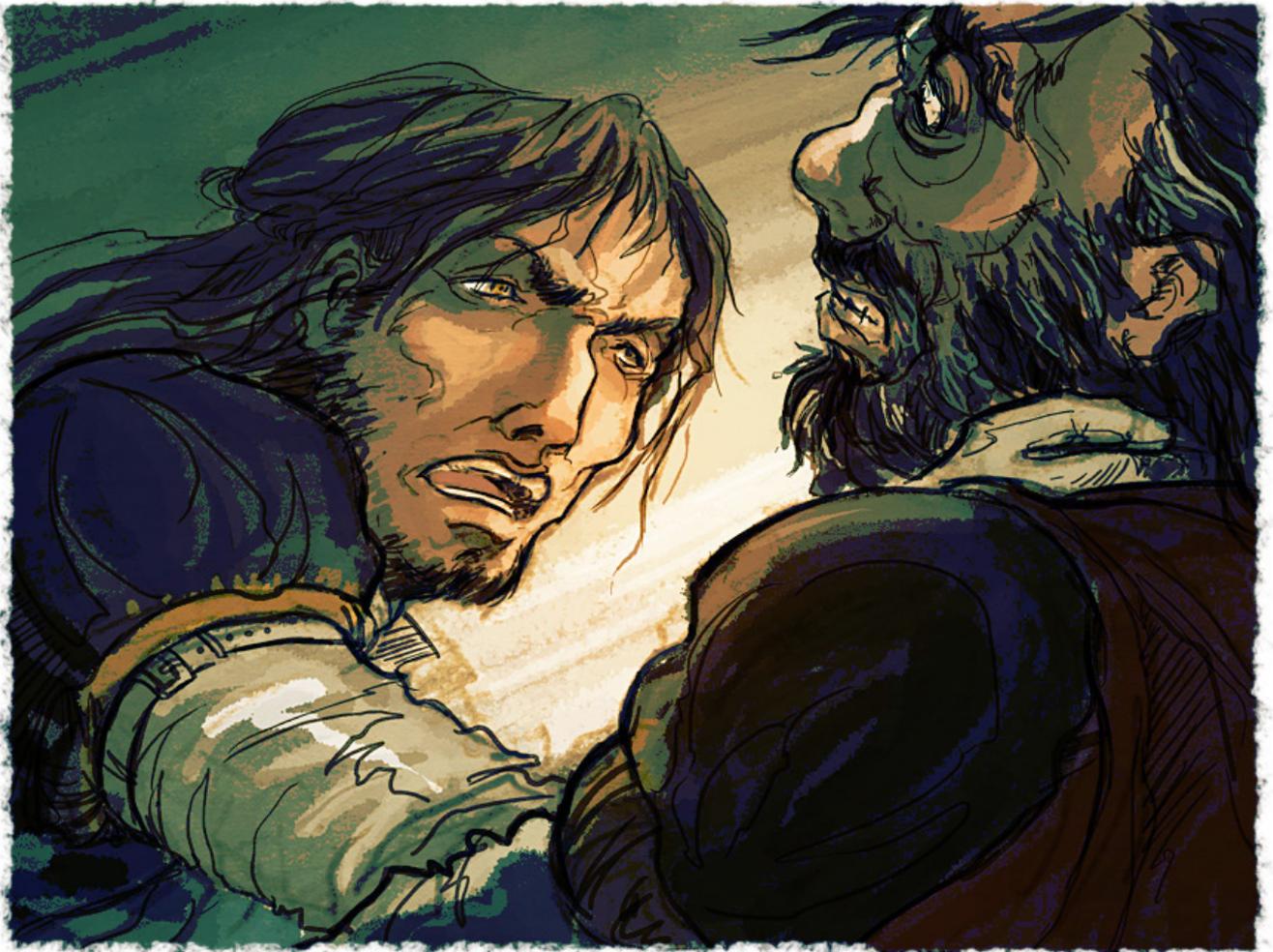
— Les ordres du capitaine, je m'en fiche comme d'une guigne ! Il y a un fou qui se balade en toute impunité dans la ville parce que madame ne pense qu'à ses magouilles politiques. Alors tu sais quoi ? À partir de maintenant, je choisis mes équipiers et toi, tu dégages de l'enquête. Compris ?

— T'as pas le dr...

Coup de tête. Brutal. Efficace. Sans appel. Marco glissa, le nez éclaté, le long du mur. Indifférent aux deux hommes qui le contempaient, bouche bée, Tigran se tourna vers es nouvelles recrues.

— Prêtes ?

En chœur, Clio et Cora acquiescèrent. Une fois dans les casernements, le groupe prit le chemin de la morgue.



*

La vieille avait bien fait les choses : olives noires et vertes, piments marinés, eau-de-vie maison – une bouteille neuve, ouverte rien que pour lui. Comme cela venait d'elle, qu'elle sentait mauvais et que ses doigts noueux avaient la couleur de la pisse, il frissonnait de dégoût à chaque bouchée, chaque gorgée et se disait qu'une fois rentré chez lui, il se forcerait à vomir, se laverait jusqu'à ce qu'il ne reste rien, plus une trace, plus un seul relent d'elle. Mais elle avait ses bons côtés : ses commérages valaient bien les sacrifices que sa proximité et ses avances exigeaient de lui.

La jolie brunette sur laquelle il avait jeté son dévolu se nommait Silvia. Ainsi qu'il l'avait deviné, elle travaillait comme servante pour les Putti, une noble famille d'Arachnae. En revanche, ce n'était pas ses parents, qu'elle venait voir dans le quartier. Mais ses amours.

— Pas une, z’imaginez ? Pas une, mais deux ! Vous les connaissez sûr’ment ! Les sœurs Machelli : des jumelles, jolies mais vicieuses. Y paraît qu’elles partagent tout, ‘voyez. Tout, depuis toujours. Alors, qu’en y en a un’ qui s’trouve une jolie poulett’, vous pouvez êt’ sûr qu’l’autre, elle rapplique illico ! Un p’tit coup d’gnôle pour digérer ? Bah, j’suis pas née d’la dernière pluie, savez... J’ai ben compris qu’elle vous plaisait, la Silvia. Mais z’en fait’ pas. Z’en r’trouverez un’ aut’, et bien mieux. Un bon gars comm’ vous ! Y a pas idée d’s’enticher d’une garce pareille.

— Vous êtes dure, Irina. Peut-être les aime-t-elle toutes les deux ?

Irina eut une moue dubitative. Dissimulant du mieux possible son excitation, il échangea encore quelques banalités avec elle, puis quitta la bicoque de la harpie.

Des jumelles. Il n’y avait jamais pensé. Et pourtant : quoi de mieux pour poursuivre son œuvre ? Corps identiques membres identiques. Cette idée, bien que tardive, le séduisait. Que manquait-il ? Une tête, un bras, les jambes et la partie inférieure du corps. Il suffirait de les capturer en même temps. Quant à Silvia... Son visage possédait un ovale parfait, ses yeux en amande brillaient d’une lueur malicieuse et ses lèvres pleines avaient une moue sensuelle.

« Il me la faut. Et, si je me débrouille bien, la jolie Silvia me permettra d’attirer ses amantes jusqu’à moi. Une chasse au trésor, qui leur permettra de trouver leur maîtresse... Je suis sûr qu’elles aiment jouer. »

En attendant, il avait besoin de se laver, de se purifier des miasmes dégoûtants dont la vieille l’avait barbouillé.



Depuis son retour de guerre, Tigran habitait un taudis, tout près des casernements de la milice. Composé d'une chambre à coucher meublée d'une paillasse et d'un bureau, ainsi que d'une pièce servant à la fois de cuisine et de salle d'eau, il était fonctionnel et terriblement sinistre. Telle était, du moins, l'opinion de son occupant après la cuite monumentale de la veille.

La veille, oui.

Après que Morosini l'ait convoqué dans son office et lui ait signifié sa mise à pied. Après qu'il se soit énervé – une fois de plus, une fois de trop – et ait été mis à la porte. Ce, juste quand il avait obtenu, enfin, des informations du mortuor : le boucher avait serré tellement fort le cou de sa victime que l'empreinte de ses mains s'était imprimée dans la peau. Moins prudent qu'auparavant – à moins qu'il ne s'agisse d'un indice volontaire, une manière de se jouer de ses poursuivants - il avait également oublié, dans une des orbites, la grosse aiguille qui avait servi à lui crever les yeux.

Des coups, frappés à sa porte, l'arrachèrent à ses réflexions. Se grattant la tête, il se dirigea d'un pas lourd vers l'entrée et ouvrit. Les jumelles, Clio et Cora, se tenaient sur le seuil, livides.

— Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

— C'est l'Arlequin sanglant.

— Je ne suis plus sur l'enquête. Morosini m'a viré.

— On a besoin de vous, Tigran. Silvia, notre amie... Elle a disparu.

Soudain dégrisé, Tigran leur fit signe d'entrer, de s'asseoir où elles pouvaient pendant qu'il préparait une infusion assez puissante pour le remettre d'aplomb.

— Racontez-moi.

La jeune femme devait les retrouver comme d'habitude après son service et, au pire, les attendre chez elles. Silvia n'était pas là quand les jumelles étaient rentrées. Elles avaient patienté jusqu'à la nuit, en vain. Leur compagne étant au service des Putti, famille d'aristocrates aussi fantasques qu'exigeants, elles n'étaient pas trop anxieuses. Cela arrivait, de temps en temps. Clio, néanmoins, avait mal dormi – des cauchemars récurrents, toute la nuit. Aussi s'était-elle rendue de bon matin au palais Putti. Silvia était partie après son service, comme d'habitude. Aucune obligation, aucun caprice ne l'avait retenue.

— J'ai mené mon enquête, interrogé ses collègues, des commerçants aussi. Nul n'a constaté quoi que ce soit d'anormal.

— Clio m'a prévenue, nous avons recommencé, à deux cette fois. En vain. C'est pour ça que nous sommes venues vous voir, lieutenant Gracci. Nous sommes très inquiètes pour Silvia, mais le mot est passé, aux casernements de la milice et on sait que nous avons travaillé avec vous. Personne ne nous prend au sérieux, du coup et... Et vous êtes la seule personne susceptible de nous aider, conclut Cora, la voix brisée.

Morosini, Marco et leur clique de gardes obtus, solidaires ou corruptibles pour les mauvaises raisons. La mesquinerie au service de l'ambition. La rancœur en guise de lettre de marque. Et pendant ce temps, le boucher continuait son œuvre de mort.

— C'est Marco qui a repris l'enquête, hein ?

— Non. C'est le capitaine Morosini en personne, lieutenant.

— Tigran.

— Tigran... En réalité, elle n'a même pas voulu nous recevoir.

Morosini comptait sans doute sur ses partisans pour réussir la tâche qu'elle s'était fixée. Elle-même était

incapable de résoudre une affaire : cela faisait des années qu'elle n'était pas allée sur le terrain. Elle s'était hissée à ce poste à la force de ses relations et, disaient les mauvaises langues, des bretelles de son corset. Quant à son esprit d'analyse, il était d'une pauvreté qui frisait l'extraordinaire.

— Morosini a récupéré le dossier, je suppose, grogna Tigran. Par chance, j'ai consigné chaque étape de l'enquête.

Il se leva, chercha quelques instants dans les notes posés sur son bureau et revint, sourcils froncés.

— Voilà, déclara-t-il. Ici, il y a tout – y compris ce que j'ai appris avant de me faire virer par cette...

— Garce ? proposa Clio.

Tigran répondit d'un bref sourire. Clio était un peu plus mince et un peu plus bavarde que sa jumelle : c'était ce qui les distinguait.

Le trio passa les heures suivantes à éplucher minutieusement les feuillets noircis par l'écriture serrée de l'ancien lieutenant. Quand ils eurent terminé, ils tenaient enfin une piste.

*

La préparation était importante, cette fois. Et le piège devait être parfait. D'habitude, il ne leur laissait pas le temps de le sentir-voir-entendre. Il ne leur laissait pas le temps de le souiller de leur présence. Mais avec elle, il ne pouvait procéder ainsi. Il avait pris des risques pour la capturer. Il était demeuré tout le jour en sa compagnie – torture de la proximité –, dissimulé dans les soubassements délétères d'un vieux bâtiment, puis l'avait portée, en pleine nuit, jusque chez lui.

Il l'avait installée dans une chambre vide. Cordes, bâillon, suspension à une poutre afin de s'assurer qu'elle ne bouge ni n'appelle au secours. Puis il était allé se laver : son odeur avait mis longtemps à partir, elle s'incrustait dans sa peau, dans ses narines – une véritable horreur. Une fois propre, purifié de toutes ces scories, il était descendu dans la cave.

Il régnait en ce laboratoire de vie, d'art et de mort des effluves lourds, sensuels, en même temps un peu écœurants. Espace et temps s'y dilataient, s'y délitaient, métamorphosant les chairs de l'œuvre à venir. De minuscules petits artisans participaient à la création en marche : rongant, creusant des galeries sous la peau, ils donnaient à ce corps sans tête une existence non dénuée de charme.

Il n'y était resté que quelques minutes, afin de se ressourcer, de puiser des forces – la confiance qui lui manquait – pour les tâches à venir. Il s'était ensuite autorisé un petit en-cas et se dirigeait vers l'étage, quand le marteau de la porte d'entrée résonna.

« La mégère, encore. Maudite sorcière ! Ne me laisseras-tu jamais en paix ? »

Irina attendait sur le seuil. Son chignon rêche, gris poussière, était à moitié défait. Elle roulait des yeux affolés et sa bouche ridée, orifice noir rongé par la vieillesse, était tordue en une expression de pure détresse.

— J'suis v'nue vous voir sitôt qu'j'l'ai su ! La ptite Silvia qui vous plaisait tant, ben elle a disparu !

— Mais c'est affreux ! Comment avez-vous appris...

— Mazette ! L'amante des sœurs Machelli, c'est pas rien, v'savez. 'Sont dans la milice, après tout.

— Elles sont dans la milice, répéta-t-il, se sentant soudain blêmir. Ça, vous ne me l'aviez pas dit.

— Bah, j'pensais qu'vous l'saviez. Tout l'monde le sait, par ici.

Les jumelles. Des gardes. Il aurait dû se renseigner, mais, excité par la perspective de la symétrie des corps et le proche achèvement de son œuvre, il en avait oublié l'essentiel : la prudence. Submergé par une bouffée de panique, il s'excusa rapidement auprès de la vieille pie, claqua la porte, monta quatre à quatre les marches de l'escalier.

« Les jumelles ? Des miliciennes ? Comment ai-je pu être aussi insouciant ? Et maintenant, il va falloir tout

arranger différemment - et je ne sais pas comment. Un jeu pour les piéger. Bonne idée. À conserver. Mais elles risquent de tout comprendre. De se défendre. Je ne veux pas qu'elles se défendent. Je ne veux pas les toucher – pas qu'elles me touchent-frappent-voient. Et *elle* – erreur sur la marchandise, peut-être. Trop tard. Plus moyen de reculer. »

À mesure qu'il raisonnait ainsi, faisant les cent pas dans la pièce où gémissait la prisonnière, il se sentait mieux – raffermi dans ses convictions, plus en confiance. Qu'avait-il à craindre, finalement ? Depuis des semaines que cela durait, aucune unité, aucun garde n'était parvenu à remonter sa piste. Il était bien trop malin – trop puissant – pour eux. Pas besoin de magie : il suffisait d'avoir de l'esprit, ça il en avait à profusion, pour se jouer d'eux et jouer *avec* eux.

« Tu n'as pas peur, tu n'as pas à te cacher. Bientôt tu ne te cacheras plus. Tu ne dois pas te cacher. *Les* cacher. C'est ça. C'est une idée : prévenir cette fois que tu vas tuer. Alerter la gazette de la ville. Mieux, le chroniqueur qui a trouvé le nom que tu aimes tant : L'Arlequin sanglant. »

Comment procéder ? Par messenger, c'était le plus simple, encore.

Il s'approcha d'elle, un hachoir – un emprunt définitif au boucher, de l'autre côté de la rue – à la main. Belle lame, bien aiguisée. Coupure nette : l'os au centre, le rouge et le rose des muscles, la peau éclaboussée de sang. Un seul gémissement : elle s'évanouit de douleur. Tant mieux. Pas envie qu'elle le voie, lui vole ces moments – rares – d'intimité. Elle reprit ses esprits – beaucoup trop tôt. Le fixa – salit – de ses yeux suppliants et humides. Ce regard – hideux, obsédant. Brusquement, il sut que ce n'était pas elle, pas sa tête qui couronnerait sa statue. Impossible : il ne pouvait pas supporter de la *voir*. Alors, il se saisit de ses outils de cordonnier et s'approcha.

*

L'aiguille de cordonnier, de ravaudeur ou de boucher peut-être, la taille exceptionnelle des mains, l'arme utilisée pour découper les victimes. Les endroits où elles avaient été retrouvées, jamais les mêmes, mais assez proches de Malvola. C'était là, sans doute, dans ces faubourgs populaires, que le boucher habitait ou travaillait. Une fois les éléments établis, le trio se rendit sur place, commença à interroger les habitants.

Se sépara rapidement : chacun de son côté, pour plus d'efficacité.

Tigran était réticent, au départ. Habitude de guerre : jamais sans couverture, jamais sans un compagnon d'infortune pour protéger son flanc. Mais Cora et Clio l'avaient convaincu. Il allait seul, en quête d'indices et de témoignages, interrogeant minutieusement les habitants des faubourgs populaires, presque miséreux, d'Arachnae. Des cordonniers, des bouchers, il y en avait beaucoup ; des braves gens, certains un peu frustrés, peut-être, aux dires de leurs voisins, ou portés sur l'arnaque et la bouteille mais rien de bien méchant ; rien pouvant faire soupçonner que l'un d'eux soit... « L'Arlequin sanglant ? Non, c'est impossible ! Tino est adorable, toujours prêt à rendre service, une crème comme on n'en voit plus de nos jours... » « Y a eu une histoire, comme ça – un homme qui f'sait bouffer de la viande pas très nette à ses clients, si v'voyez ce que j'veux dire. Mais lui ? Non. Non, certain'ement pas... » « Si vous voulez mon avis, votre Arlequin sanglant, c'est une arlequine et je peux même vous dire qui... »

Le soleil déclinait, quand une commère prenant le frais sur le pas de sa porte le héla. Il s'approcha ; c'était une femme âgée, ridée comme une vieille pomme, aux yeux perçants – d'une même nuance que sa chevelure d'argent.

— Alors ! Elle avance, vot'enquête ?

Tigran haussa les épaules.

— Nous cherchons un colosse : un boucher, un artisan...

— J’sais ben : vot’collègue, elle m’a d’mandé pas plus tard qu’tout à l’heure. J’y ai parlé d’Bardo, la maison là-bas, ‘voyez. Pas qu’je l’soupçonne le pauvre, mais y s’intéresse d’près à la ptite Silvia et ça lui a fait tout drôle, quand il a appris.

— Bardo connaît Silvia ?

— Il a dû lui réparer une fois ses chaussures, la p’tite est mignonne, vous savez c’que c’est...

L’ancien lieutenant n’écoutait plus. Tournant les talons, il se précipita vers la bicoque de guingois. Il le sentait. Il le devinait. Le tueur était là. L’une des jumelles, au moins était en danger. Arrivé sur le seuil, il dévissa rapidement une petite flasque métallique, en but, d’un trait, le contenu. En quelques secondes, à peine, le mage se sentit ampli d’une vigueur nouvelle – il le paierait cher, plus tard, mais peu importait. D’un coup d’épaule, il enfonça la porte : la barre qui la maintenait fermée céda presque sans résistance. Il passa dans le vestibule, arriva au pied d’un étroit escalier de bois. Tout était silencieux. Soudain, le parfum piquant et nauséabond de la putréfaction monta jusqu’à ses narines. Réprimant un haut-le-cœur, il tira sa lame du fourreau, prit dans sa dextre un mince poignard et suivit la piste de la mort. Elle l’amena à une porte entr’ouverte – menant vers une cave. Venant d’en bas, une lumière glauque les éclairait vaguement. Il écouta : pas un bruit, pas même un souffle. Soit la demeure était vide, soit le tueur se terrait quelque part, attendant qu’il s’en aille ou prêt à le piéger.

Tigran n’hésita pas un seul instant.

Mais quand il arriva au pied des marches et découvrit la masse grouillante de vers, ignoble amas de trophées cousus les uns aux autres par des fils épais et grossiers, ses jambes se déroberent sous lui. À peine eut-il le temps de s’appuyer contre la pierre râpeuse pour se retenir de tomber. Un flot de bile jaillit de sa gorge, saccades incontrôlables et acides. Ses vomissements apaisés, il se retourna, à temps pour esquiver un hachoir de boucher.

*



D’abord, la fille. Questions sournoises, insidieuses. Des yeux magnifiques, un nez un peu fort, une bouche trop grande. Si grande qu’elle avait fini par occuper tout son visage – bouche, dents, salive. Elle postillonnait, chaque goutte était une brûlure, une intrusion. Puis elle avait senti, méchante chienne flairant une proie. « Qu’y a-t-il, là-bas ? » Il l’avait fait taire, définitivement. L’avait traînée là-haut, pour la préparer. Jusqu’à ce que *l’autre* fasse irruption dans son espace personnel – à lui, lui seul – et viole d’un simple regard la perfection de l’œuvre en devenir.

Quelque chose – derniers lambeaux d’un vernis qu’il avait mis des années à construire – se brisa en lui. Bardo le cordonnier disparut, tout entier absorbé par l’être de rage et de haine – Lui, Ça – prêt à tout pour défendre SON territoire, SON œuvre, SON intimité.

Il se précipita dans les escaliers, profita de la faiblesse de son ennemi – incapable de supporter l’insoutenable

beauté de l'art en mouvement – frappa. Manqua de peu sa cible. Arma son bras.

Observa – détaché, apaisé, libre enfin, l'espace d'un infime instant – son corps privé de tête s'effondrer en une gerbe de sang sur le sol.

Puis tout devint noir.

*

Capitaine. Ils l'avaient nommé capitaine. « Une juste récompense pour le héros qui a mis fin aux crimes ignobles de l'Arlequin sanglant, » avait déclaré le général Rienzi, à la tête de la milice d'Arachnae. Les jumelles, elles, avaient été promues au grade de sergent, l'une à titre posthume, l'autre pour la consoler d'une perte dont elle ne se remettrait jamais.

Tant de victimes, sacrifiées au nom de la folie d'un homme, de l'arrivisme malsain d'une femme.

Tant de morts.

Ces récompenses, cette mascarade.

Tout cela était dérisoire.

Mais Tigran était capitaine – ce titre, au moins, lui assurerait de pouvoir, au mieux, protéger les gens.

Quelqu'un frappa à la porte, interrompant ses sombres réflexions et entra sans attendre d'invitation. C'était Cora. Blême, les yeux rouges encore du deuil de sa sœur, elle se tenait très droite, s'efforçant du mieux qu'elle

pouvait de paraître forte, digne de son poste.

Elle l'était, d'ailleurs.

— Capitaine, on a trouvé un cadavre, près du Grand Marché. Un homme a été égorgé.

Il ne put réprimer un soupire de soulagement. Pendant un instant, il avait cru que c'était l'œuvre du boucher, que le monstre était revenu à la vie. L'Arlequin sanglant. Cela faisait plusieurs jours, maintenant. Il appartenait au passé. Pourtant, Tigran savait que ce nom le hanterait jusqu'à son dernier souffle.

